

ROMAN

JEAN - LUC CORREARD



GLADIUS IMPERATOR

INTIUS LIBRE EN LIBRE

ISBN 978-2-9633868-8-2



9782953386882

## **Alésia, septembre 52 avant J.C,**

L'aube poignait à peine lorsque César arriva au sommet de l'une des tours de guet de son camp de campagne. Comme chaque matin depuis le début de ce long siège, il aimait à venir s'asseoir au bord de la palissade et observer le ciel, cherchant au travers du vol apparemment anarchique des oiseaux, l'augure annonciateur d'une victoire prochaine. Depuis une semaine, en cette fin d'été, les conditions météorologiques s'étaient considérablement dégradées. Aux nuits douces et aux journées torrides qui avaient marqué le mois d'août et le début de septembre succédaient maintenant la fraîcheur humide et les premiers crachins, prémices de l'arrivée prochaine de l'automne. Il leva les yeux pour observer l'oppidum où, depuis un mois déjà, le dernier mais le plus coriace de ses ennemis gaulois, enfermé derrière les remparts de cette cité jusqu'alors imprenable, résistait en compagnie de ses quatre vingt mille compagnons à la faim, à la soif qui les tenaillaient et au doute qui devait maintenant les envahir. Il tourna la tête vers l'est, là où le char de Phoebus allait prendre son envol quotidien pour accomplir une fois de plus son voyage céleste et aperçut, dans les premières lueurs qui commençaient à éclaircir la plaine, le vol majestueux d'un chasseur solitaire. L'aigle passa lentement au-dessus d'Alésia, à cette heure matinale complètement emmitouflée dans une écharpe de brume, y décrivit deux cercles concentriques, avant de plonger et disparaître par-delà l'écrin blanchâtre. César eut un sourire, le messenger des dieux, revêtu d'une enveloppe mortelle, venait de lui faire le signe tant attendu. Son esprit commençait à s'égarer dans des rêves de gloire lorsque la voix de Labienus, son ami et son premier légat, le ramena soudain à la réalité.

- Salut Julius, il fait froid ce matin, lança le nouvel arrivant en se frottant énergiquement les mains, il semble que nos amis gaulois aient judicieusement choisi de rester au chaud, sous la couverture.

- J'aimerais autant qu'il en soit ainsi Titus, cela permettrait à nos hommes de prendre un peu de repos. Depuis trois jours, leurs troupes de renfort nous harcèlent et à un contre cinq, les confrontations deviennent de plus en plus difficiles.

- S'ils persistent à nous attaquer de cette manière, il n'y a aucun danger, ces barbares sont courageux, déterminés, mais se ruent à l'assaut de façon désordonnée. Ils n'ont apparemment aucune coordination et pas la moindre stratégie. Il nous suffit de continuer à les contenir, ils finiront bien par se lasser.

- Le temps joue pour nous c'est un fait et fort heureusement Vercingétorix ne peut diriger les opérations depuis sa position sans quoi, avec une telle masse de combattants, il nous aurait déjà balayés.

- Tu sembles inquiet Julius. Penses-tu que les chefs gaulois soient capables d'échafauder un plan d'offensive cohérent ?

- Je l'ignore, mais le fait qu'ils ne soient pas encore sortis de leur campement m'incite à le croire.

- Ils font comme nous je suppose. A cette heure matinale, la forteresse est encore noyée sous les brumes et ils attendent probablement que celles-ci se dissipent afin de conjuguer leur attaque avec celle que Vercingétorix mènera de l'intérieur.

César allait répondre, lorsque Gaius Trebonius, apparemment de très mauvaise humeur, s'immisça dans la conversation.

- Exactement ! Et, comme depuis trois jours, ce sont encore mes hommes qui vont encaisser le choc le plus violent. Il me faut des renforts Julius, ces maudits barbares persistent à assaillir ma position et mes légionnaires sont à bout. Je crains qu'ils ne tiennent pas une journée de plus dans ces conditions.

- Salut Gaius, répondit calmement César, ne te fais pas de souci à ce sujet, je connais chacun de tes hommes depuis presque six ans. Ils tiendront parce qu'ils sont le fer de lance de la meilleure armée du monde et qu'aujourd'hui sera le dernier jour de cette éprouvante bataille. Dis-le-leur de ma part.

- Comment peux-tu le savoir Julius, depuis l'arrivée de ses renforts l'ennemi nous harcèle, nous sommes sur la défensive et parvenons à peine à contenir leurs charges furieuses ?

- Mars lui-même a pris la peine de m'en informer. Crois-moi mon ami, ce soir, avant que le dieu solaire ait disparu à l'ouest, la coalition gauloise aura vécu.

Trebonius, pantois devant cette analyse assez peu orthodoxe de la situation militaire, regarda son collègue Labienus d'un oeil perplexe puis, sans ajouter un mot, fit demi-tour, descendit les étroites marches de bois et prit la direction de l'est pour rallier son camp en maugréant. Ce n'est qu'en milieu de matinée que le manteau blanc commença à s'évaporer découvrant progressivement la citadelle tant convoitée. Alésia était un emplacement stratégique et un site religieux sur lequel l'armée du jeune roi Vercingétorix avait trouvé refuge après une offensive hasardeuse de sa cavalerie contre les légions romaines. Sévèrement battus puis pourchassés, les Gaulois n'avaient eu d'autre solution que de se replier à la hâte à l'intérieur de

cette place forte, solidement implantée au sommet d'une élévation rocheuse aux pentes escarpées. La forteresse semblait imperméable à tout assaut terrestre, l'armée de secours venait de prendre position en retrait de la vallée, les Romains étaient désormais pris au piège. Tous les chefs de tribu étaient convaincus de réitérer l'exploit de Gergovie qui, quelques mois auparavant, avait entraîné la première défaite de César et entériné la consécration du chef Arvernes comme roi incontesté d'une Gaule partiellement unifiée.

Le soleil venait d'atteindre son zénith, lorsqu'une clameur assourdissante s'éleva depuis l'orée de la forêt, tout au nord du dispositif romain. Vercingétorix, un instant décontenancé, sauta de son siège, s'empara de son épée, de sa hache et de son bouclier, avant de se ruer au sommet de la palissade de bois, désuet rempart protégeant sa position, depuis un mois totalement encerclée. Au quatrième jour de cette confrontation, qui avait vu jusqu'alors les assauts répétés de l'armée de secours se briser au pied des positions ennemies sur les pièges enterrés, les fossés et les tirs de riposte incessants de légionnaires parfaitement entraînés, l'espoir renaissait soudain. L'armée gauloise, jouant son va-tout et mettant enfin à profit son écrasante supériorité numérique, avait scindé en deux parties son corps de bataille espérant ainsi prendre en tenailles, submerger et à terme écraser définitivement les troupes de César. Vercingétorix exultait. Alors qu'il s'apprêtait à conduire ses quatre-vingt mille hommes à l'assaut de la double enceinte mise en place par le stratège romain, y réaliser une percée et faire ainsi sa jonction avec son cousin Vercassivellaunos, il venait d'apercevoir le gros des forces gauloises attaquer au sud-est pour faire diversion. Il ordonna à ses hommes de

préparer les échelles, les béliers et les mantelets, puis de se diriger au nord du dispositif pour étirer la défense romaine et prendre les légionnaires à revers. Rapidement le combat fit rage et durant plusieurs heures le sort des armes demeura incertain. Assis tranquillement au sommet de sa tour, César impassible, resta un long moment à observer le déroulement de la bataille et à réfléchir. Des situations délicates, tout au long de sa carrière militaire, il en avait affrontées et jusqu'à ce jour, les dieux de l'Olympe lui avaient toujours permis de l'emporter. Sur le front sud, les quatre légions commandées par Labienus semblaient contenir les assauts furieux de l'armée ennemie mais au nord, la tournure des événements devenait préoccupante. Les soixante mille guerriers d'élite de Vercassivellaunos, attaquant les défenses romaines depuis l'extérieur, avaient déjà ouvert un passage dans la circonvallation, alors que Vercingétorix, à la tête des troupes assiégées, tentait d'en faire de même dans la contrevallation. Les légionnaires de Trebonius, en passe d'être submergés, avaient adopté la formation en tortue et tentaient tant bien que mal de colmater les brèches. Cependant, les unités romaines épuisées par la rudesse des combats et dont les rangs étaient maintenant passablement clairsemés, menaçaient de céder sous le nombre, condamnant ainsi le reste de l'armée à l'encerclement et à coup sûr à l'anéantissement. Comme à son habitude en pareille situation, le général en chef réagit à une vitesse fulgurante. Pour gruger l'ennemi, il détacha huit cohortes du groupe Labienus afin de les envoyer renforcer le dispositif qui menaçait de rompre et prit lui-même le commandement de la cavalerie et des troupes de réserve. Il attendit que les fantassins aient rejoint leurs collègues sur le point d'être débordés puis sortit au galop de l'enceinte, afin d'effectuer un large et périlleux mouvement de

contournement des troupes gauloises qui attaquaient au nord. La chance outrancière de César fut une nouvelle fois au rendez-vous. Les assaillants, voyant des renforts romains approcher du front et leur cavalerie les prendre par l'arrière, se laissèrent gagner par la panique et refluèrent en désordre. Lorsque les troupes de Vercassivelaunos se furent éparpillées dans la plaine, il procéda de même pour prendre en tenailles le gros de l'armée gauloise embourbée dans les fossés et les pièges et la détruire.

Au crépuscule, l'effroyable bataille était terminée et tout juste apercevait-on encore, dans les dernières lueurs du jour, quelques combats sporadiques au cours desquels les cavaliers romains et leurs alliés de circonstance, les redoutables germains, finissaient d'achever les blessés et de débusquer les rares survivants qui n'avaient pas réussi à fuir ce champ de désolation, croyant trouver leur salut en se terrant au milieu des monceaux de cadavres de l'armée de secours gauloise pour moitié anéantie. Vercingétorix resta un long moment à contempler ce paysage d'apocalypse. A l'intérieur de l'enceinte, édifiée de main de maître et en un temps record par les hommes du génie appuyés par des légionnaires, des milliers de corps jonchaient le sol. Il y avait là les innocents, les vieillards, les femmes et les enfants de la cité, incapables de porter des armes et donc bouches inutiles à nourrir que le jeune chef Arvernes avait fait expulser d'Alésia sans eau ni nourriture dès le début du siège et qui, piégés entre les deux armées, avaient fini par périr de faim et de soif. Il y avait aussi les victimes des derniers combats, ces guerriers de diverses tribus qui, poussés par l'énergie du désespoir, avaient tout au long de cette historique journée tenté vainement de desserrer le diabolique étau mis en place par le dieu romain de la guerre,

Caius Julius César. Le jeune roi de vingt et un ans ne comprenait pas. Comment cette puissante coalition, forte de plus de trois cent mille hommes, qu'il avait mis de longs mois à façonner, cette armée de libération qui devait dans un premier temps écraser le reste des légions de César, avant de marcher sur Rome, avait pu se faire étriller par un adversaire cinq fois inférieur en nombre ? Vercingétorix leva les yeux vers le ciel. En ce jour de tristesse, Toutatis, le dieu de la guerre, les avait abandonnés pour céder la place à son homologue romain. Le génie militaire de César, l'ancien allié, l'ancien ami et aujourd'hui l'ennemi mortel avait fait le reste. C'était le crépuscule, celui du dernier jour d'Alésia, celui d'une Gaule libre et indépendante, celui de son nouveau roi. Il descendit lentement de la palissade pour rejoindre ses compagnons d'infortune, environ soixante-dix mille survivants, affamés, assoiffés et meurtris par la défaite, qui attendaient les ordres ou à défaut quelques mots d'encouragement de leur chef. Il n'en fit rien. Il s'approcha de Lucius, le fidèle compagnon de lutte et lui intima l'ordre de le suivre. Les deux hommes entrèrent sous la hutte de commandement où le roi vaincu se laissa choir lourdement sur un siège. Il invita son ami à faire de même puis, plongeant sur lui un regard glacial, l'interrogea d'une voix lasse.

- Que penses-tu de la situation Lucius, demanda-t-il.
- Elle est préoccupante mais néanmoins elle n'est pas encore désespérée. Nous sommes toujours en supériorité numérique sur les troupes de César et après les durs combats de cette journée, ses légionnaires, qui ont subi eux aussi de lourdes pertes, doivent être complètement épuisés.
- Nous le sommes tout autant mon ami, mais qui plus est, depuis deux jours, nous sommes totalement à court de vivres, d'eau et nos guerriers sont complètement



démoralisés. Au moment où le soleil était à son zénith, avec l'attaque conjuguée de mon cousin au nord et celle du reste de l'armée gauloise au sud, nous avons une opportunité certaine d'anéantir enfin l'envahisseur. A cette heure, les troupes de secours sont décimées, les chefs survivants ont fui, Sidullus est mort et mon cousin, Vercassivellaunos finit d'agoniser sur la croix que César a pris soin de mettre bien en vue de notre position pour nous démoraliser. Je ne vois pas comment je pourrais utiliser désormais ce minuscule avantage numérique pour contrebalancer cette situation, alors qu'aujourd'hui, au début de cette bataille, nous étions cinq fois supérieurs en nombre et nous avons été défaits.

- Nous avons perdu car, comme à l'accoutumée, les chefs de la coalition se sont montrés arrogants. Ils pensaient naïvement qu'après Gergovie, ce serait une simple formalité que de détruire les restes de cette armée romaine et ils se sont une nouvelle fois fourvoyés. Ils ont sous-estimé les capacités de réaction de César, mais celui-ci est un grand général, un fin stratège et de surcroît, la chance qui l'a toujours accompagné était encore au rendez-vous.

- Lequel de vos dieux de l'Olympe a pu soutenir un tel prédateur, Lucius ?

- Les dieux ont peut-être contribué à sa victoire Vercingétorix, mais depuis le début de cette guerre, il a surtout utilisé vos discordes et votre vanité. Il n'a cessé d'attiser vos haines séculaires pour vous dresser les uns contre les autres afin de mieux vous contrôler et au final vous réduire à sa merci.

- Je ne le sais que trop bien mon ami, mon père a payé de sa vie le fait de vouloir faire l'union sacrée des peuples gaulois. Pour ma part, il m'a fallu utiliser la force pour y parvenir et tout cela pourquoi ? Un échec sanglant qui marquera à jamais l'histoire de cette terre, car aujourd'hui

la Gaule dont nous avions rêvé n'existe plus. Que puis-je faire, Lucius, tenter une charge héroïque et envoyer mes hommes mourir au combat ou me rendre en implorant la clémence de César à leur égard ?

- Je suis assez mal placé pour te répondre avec sagesse, mon ami, car quoi qu'il se passe maintenant, César ne me pardonnera jamais ma trahison et le châtement qu'il me réserve, ne serait-ce que pour l'exemple, m'incite à continuer la lutte ou prendre la fuite plutôt que de me livrer vivant.

- Je ne pense pas que le sort qui m'attend soit beaucoup plus enviable, mais c'est sans importance, la mort ne m'effraie pas. Je dois par contre tenter de sauver ces hommes qui m'ont élu roi et m'ont suivi dans cette terrible lutte de libération.

- Aurais-tu déjà pris ta décision, Vercingétorix ?

- En effet, demain au lever du jour, je me rendrai seul au camp romain et proposerai ma vie en échange de celle de mes guerriers.

- C'est une décision qui t'honore, mais tu dois comprendre qu'en aucun cas, je ne me laisserai capturer vivant.

- C'est la raison pour laquelle je t'ai fait venir pour en discuter. J'ai une dernière et importante mission à te confier. Plus exactement, une faveur à te demander, mais pour que tu puisses l'accomplir, il te faut fuir cette nuit de la citadelle.

- S'évader après une telle défaite ne sera pas simple, je connais trop bien César et Labienus, ils doivent s'attendre à une tentative de sortie désespérée et ils ont dû ordonner de prendre les mesures en conséquence.

- J'en suis conscient, aussi j'ai échafaudé un plan qui, avec l'aide des dieux, devrait te permettre de réussir. Il est

extrêmement risqué, je le concède, mais nous n'avons pas d'autre choix. Voici donc ce que j'attends de toi.

Les deux hommes restèrent encore un long moment à discuter et lorsque la nuit fut bien avancée, Lucius quitta la hutte de commandement visiblement préoccupé. Il partit en direction de la palissade, en fit le tour jusqu'à en déceler le point le plus élevé et se hissa à son sommet. Une fois installé, il balaya du regard les positions de l'ennemi. Partout où ses yeux se posaient, il distinguait dans le reflet des torches, des objets brillants qu'il savait être les casques et les cuirasses métalliques des légionnaires. Longtemps il resta perplexe, pensant que le plan de Vercingétorix était inexorablement voué à l'échec, jusqu'au moment où son attention fut attirée par un scintillement. Un ruisseau, un minuscule petit serpent d'eau dans lequel se reflétait la lune, partait de la base de l'oppidum, passait sous la contrevallation pour déboucher il ne savait où. C'était sa seule et infime chance de quitter Alésia et d'honorer le serment qu'il venait de faire à son ami le roi des Gaules. Il hésita un moment, car aucun des assiégés ne devait le suivre, mais faute de solution, il décida de la tenter. Une légère brume commençait à envelopper la forteresse lorsqu'il descendit enfin de son perchoir. Après la furie sanglante, les cris de haine et de souffrance qui avaient marqué la journée, régnait dans les deux camps un étrange silence. Coté romains, nul ne semblait fêter une victoire si chèrement acquise et tout juste percevait-on, émanant de leurs positions, le cliquetis des armes et le roulement des sabots des patrouilles équestres. Lucius marcha encore un long moment dans la ville assiégée, affinant mentalement les détails de son évvasion, tout en laissant promener son regard dans la cité en ruine. Le spectacle qu'offrait Alésia

lui semblait irréel. Partout autour de lui, des hommes, abrutis de fatigue et de privations, dormaient à même le sol d'un sommeil profond. D'autres, assis autour de feux de camps discutaient voire plaisantaient, acteurs inconscients de l'épilogue de ce drame. Un instant, sa volonté vacilla. Ces valeureux guerriers, ces compagnons de lutte, il ne voulait pas les abandonner. L'honneur de sa parole prit cependant le dessus. Il occulta ses sentiments et se dirigea discrètement vers une grange désertée. Il tâtonna quelques instants dans la pénombre et la chance aidant, il ne mit pas longtemps à trouver ce qu'il cherchait, une longe à chevaux. Il la secoua énergiquement plusieurs fois pour en tester la solidité et compta le nombre de boucles pour en apprécier la longueur. Satisfait de sa trouvaille, il fit demi-tour et sortit discrètement de la grange avant de prendre la direction des remparts. En chemin, il s'arrêta un instant devant un foyer quasiment éteint, ôta sa tunique et enduisit son visage et son torse de suie avant de rallier une tour de défense et attendre le moment opportun. Les heures s'égrenaient et le sommeil commençait à le gagner lorsqu'il fut tiré de sa torpeur par le hennissement de plusieurs chevaux. A quelques centaines de pas de sa position, des émissaires Gaulois prenaient à la lueur des flambeaux la direction du camp principal Romain où se trouvait le cantonnement de César. L'approche inattendue d'une délégation de plénipotentiaires en pleine nuit, suscita un phénomène de curiosité et d'agglutination chez les sentinelles ennemies. Quelques minutes plus tard, profitant de ce court moment de flottement, Lucius Silva, l'ami de Vercingétorix et de Jules César se glissait silencieusement hors de la cité vaincue pour se fondre dans le noir.

## Gaule Narbonnaise an 63 avant J.C,

- Exception faite de mon année de cantonnement en Espagne et de mon séjour d'enquêteur en Macédoine, j'avais jusqu'à ce jour assez peu voyagé. C'est probablement la raison pour laquelle je fus immédiatement séduit par cet étrange pays. Au fur et à mesure de notre progression vers Narbo (Narbonne), nous découvriions une multitude de paysages et des gens aux mentalités et aux mœurs incroyablement différentes, mais dans l'ensemble d'un tempérament chaleureux et affable. Les quelques anciens que je croisais en arrivant dans cette ville de garnison me le confirmèrent et j'étais convaincu dès lors d'y passer un séjour agréable. Mon enthousiasme fut cependant rapidement terni lorsque mes compagnons officiers et moi-même fûmes reçus à l'état major de l'armée en Gaule par le légat Lentinus. C'était un patricien, reconnaissable à ce mélange subtil de classe et d'arrogance qui caractérise les hommes de sa race. A peine avions-nous pris place en face de lui que, faisant abstraction des cordialités d'usage, il entra directement dans le vif du sujet.

- J'imagine, officiers, commença-t-il en marchant de long en large que, comme chacun d'entre nous, vous avez été impressionnés par ce pays et par ses habitants à l'apparente docilité. Alors mes amis, laissez-moi vous souhaiter la bienvenue au pays des barbares et des fous. Contrairement à ce qu'une approche superficielle des choses pourrait vous laisser supposer, votre mission en ces terres ne sera pas de tout repos et cela pour une raison fondamentale, avec les Gaulois, tout est extrêmement compliqué. Comme vous le savez déjà, la politique globale de Rome sur le pourtour méditerranéen n'a aucune visée expansionniste, mais

consiste simplement à sécuriser nos échanges commerciaux avec nos lointaines provinces et les pays frontaliers. Dans ce but et bien souvent à la suite de conflits armés, nous avons dans la plupart des cas conclu des pactes d'amitié ou de libre circulation des personnes et des biens et, exception faites de quelques soubresauts nationalistes, bien souvent déclenchés par des chefs de guerre ou des roitelets ambitieux, nos relations sont toujours demeurées globalement stables partout, sauf en Gaule. Pourquoi me direz-vous ? Eh bien ! Parce que ce pays est composé d'une myriade de tribus tantôt alliées, tantôt ennemies, entretenant au fond de leur mémoire des rancœurs, voire des haines séculaires et dont les seuls points communs sont une fierté démesurée, un esprit belliqueux, versatile et indiscipliné, un courage hors du commun doublé d'une cruauté inimaginable. Au sein de chacune de ces tribus existent des clans, bien souvent en conflit les uns contre les autres et au cœur même de ces clans, des tensions bien souvent dues à des intérêts divergents, dont l'origine peut remonter à une simple querelle de village, car voyez-vous, le système décisionnaire chez ces barbares reste assez flou. De par vos fonctions, vous serez amenés parfois à escorter en territoire Gaulois, des marchands ou des personnalités venues de Rome. Il vous faudra donc faire preuve de sagacité pour discerner rapidement qui, du chef de village ou de cité, du druide ou du vergobret détient réellement le pouvoir, afin de ne pas les humilier et créer ainsi une situation qui pourrait promptement dégénérer. Dans tous les cas mes amis, soyez toujours sur vos gardes et ne leur faites aucune confiance car, à cause de cette anarchie ou de cette abondance de hiérarchie, ce qui revient au même, la parole d'hier peut devenir caduque et l'ami de la veille peut devenir votre plus redoutable ennemi dès le lendemain.

Lentinus poursuivit son monologue en nous faisant un court exposé sur les tribus frontalières, celles que l'on pouvait considérer comme potentiellement fidèles à Rome et celles dont il convenait de se défier. Il donna ensuite des consignes particulières à chacun des officiers présents avant de leur permettre de disposer. Comme mes camarades, je me levais et m'apprêtais à quitter la pièce, un peu contrarié qu'il ne m'ait pas adressé la parole et encore moins donné d'ordre, lorsqu'il se leva à son tour, me rattrapa et se campa devant moi.

- Quelle est la mission que je t'ai assignée centurion ? me demanda-t-il d'une voix posée.
- Aucune Général, répondis-je d'un ton sec, je suppose donc que tu vas m'affecter aux services généraux ou à l'état major d'une des légions.
- J'ai d'autres projets pour toi, alors retourne t'asseoir, il faut que l'on en discute.

Lentinus attendit que mes compagnons aient quitté la salle pour refermer la porte de son bureau et venir reprendre sa place en face de moi.

- Si mes informations sont exactes centurion, tu te nommes Lucius Silva et tu as gagné ton grade et la considération du peuple de Rome en t'illustrant durant la guerre contre les esclaves de Spartacus.
- C'est à peu près ça Général, je vois que tu es bien renseigné.
- Lorsque l'on commande Centurion, il est capital de bien connaître ses subordonnés. Toutefois, ce n'est pas ta bravoure au combat qui a retenu mon attention mais plutôt tes aptitudes autres que militaires.

- Je ne te suis pas bien Général.
- Tu as un parcours atypique pour un officier subalterne de la légion sorti du rang. D'ordinaire, tes semblables présentent tous un profil à peu près identique, Ils sont issus en grande partie d'un milieu pauvre voire indigent et s'engagent dans l'armée pour la solde et les avantages que l'État leur attribue en fin de carrière, lorsqu'ils parviennent à survivre jusqu'au bout, cela va de soi. A ma connaissance, tu es le rejeton d'une riche famille de commerçants et de surcroît, tu sembles disposer de solides appuis à Rome. Est-ce que je me trompe ?
- Simple question d'interprétation Général, je connais effectivement quelques personnalités en vue, mais aucune que l'on puisse qualifier de solide appui.
- On m'a pourtant rapporté que Crassus avait fait de toi un centurion et que César, le nouveau grand pontife, comptait au nombre de tes amis.
- C'est exact, mais si j'étais un homme aussi influent que tu sembles le croire, penses-tu que je serais actuellement et au bout de dix ans de carrière dans la légion, en Gaule, avec le simple grade de centurion ?
- Ce n'est pas un avancement extraordinaire, j'en conviens, mais beaucoup de tes compagnons seraient fiers d'afficher un tel parcours. Nombre d'entre eux ne parviendront jamais à ce grade et pour les rares élus, il leur faudra attendre vingt-cinq ou trente ans de bons et loyaux services.
- C'est possible, mais je suppose général, que tu ne m'as pas retenu ici pour me parler simplement de ma carrière
- En effet, ce sont tes compétences en matière de commerce et ta relative connaissance du jeu politique qui m'incite à t'attribuer une mission particulière. En qualité de représentant de la puissance romaine et surtout en tant que militaire, nous avons les plus grandes difficultés à établir



une relation fiable avec les chefs des tribus soi-disant amies et, par conséquent, nous sommes totalement ignorants des tractations, des accords ou des préparatifs qui peuvent se tramer dans l'ombre, contre nos intérêts. C'est la raison pour laquelle, tu vas infiltrer les tribus les plus puissantes qui nous entourent en te faisant passer pour un riche commerçant venu de Grèce et comme seul l'appât du gain les amadoue, tu achèteras tout ce que tu peux au motif que c'est la dernière folie en vogue dans l'Imperium. Le but, tu le comprends aisément, étant de gagner leur confiance et de leur soutirer des informations ou mieux encore des accords de neutralité, voire de paix. As-tu des questions Lucius ?

- En premier lieu, j'aimerais savoir comment tu comptes financer cette opération et avec quel budget ?

- Je reconnais là le digne fils d'un commerçant. Rassure-toi, le propréteur Pomptinus qui gouverne la province est un intime de Crassus, autrement dit, c'est un homme très riche, alors disons que ton budget est quasiment illimité. Autre chose ?

- Une dernière question général, par où dois-je commencer ?

- Pour te résumer la situation vue de Rome, la Gaule Narbonnaise, c'est à dire grosso modo un ensemble de territoires qui s'étend depuis la frontière Ibérique à celle des Helvètes, est considérée par nos dirigeants comme une province pacifiée et donc sans danger pour nos intérêts. Au-delà de cette limite, nous disposons d'un solide soutien de la part des Eduens, un des peuples les plus puissants dont le territoire couvre une partie du centre de la Gaule et disons d'un accord de paix avec les Arvernes, dont la zone d'influence commence à la limite du territoire Eduen pour s'étendre vers le sud-ouest. Mais dans la réalité, cet équilibre est beaucoup plus fragile que nos politiciens le

pensent, car ces deux grandes tribus entretiennent une animosité réciproque qui pourrait facilement dégénérer en un affrontement direct et dans ce cas, de par le jeu des alliances, entraîner une partie de la Gaule dans une guerre fratricide. A l'intérieur même de la Narbonnaise, certaines tribus expriment leur mécontentement face aux impôts et taxes que Rome leur impose. C'est notamment le cas des Allobroges qui, par deux fois ont envoyé une délégation au sénat pour se plaindre. Pour compléter cet édifiant tableau, le danger d'une invasion de la part des barbares Helvètes, Germains et Belges n'est pas à écarter. Partant de ce constat, il me semble donc opportun que tu entres au plus tôt en contact avec les Allobroges et notamment avec leur chef Catagnatos afin de savoir ce qui se trame dans sa tribu et éventuellement dans celles de ses voisins. Mais avant cela, tu vas te rendre à Gergovie, la capitale des Arvernes pour y rencontrer un certain Améronix. C'est un riche négociant avec lequel nous entretenons d'excellentes relations. Il est informé de notre projet et il t'apportera l'aide et les moyens nécessaires pour jouer ton rôle de marchand. Pour finir et afin d'éviter les fuites, sache que seul le propréteur, Améronix et moi-même sommes informés de cette opération. Autrement dit, dès demain dans la nuit tu t'enfuiras discrètement de ton camp et à compter de ce moment, tu seras considéré comme un déserteur avec tous les risques que cela comporte, alors fais en sorte de ne pas te faire prendre.

- Mais comment te ferai-je parvenir les informations Général ?

- Améronix dispose de plusieurs dépôts ici même à Narbo, placés sous la responsabilité d'un régisseur qui effectue régulièrement des allers et retours en territoire Arvernes. Il te servira de messenger. Bonne chance Centurion.

Lentinus ouvrit un tiroir, en sortit une bourse pleine de sesterces. Il me la remit, puis se leva de son siège pour me serrer la main et, sans ajouter un mot, me fit signe de disposer. Inutile de te dire ma chère fille, qu'en quittant le bâtiment de l'état-major, je me sentais extrêmement préoccupé. En premier lieu, il fallait que je quitte le camp de la légion sans me faire repérer, ce qui n'était déjà pas une mince affaire, les accès étant surveillés de jour comme de nuit. Ensuite, je devais m'aventurer seul en territoire inconnu, pour mener à bien ma mission sans me faire démasquer et, pour finir, il me fallait éviter le double danger de tomber entre les mains de barbares hostiles ou dans celles de mes compagnons romains. Une chose me perturbait particulièrement. A terme, César serait certainement informé de ma pseudo-désertion et je craignais d'une part que cette nouvelle le chagrine et surtout, qu'elle lui porte préjudice pour la suite de sa carrière. N'ayant d'autre choix, je faisais contre mauvaise fortune bon cœur et, aussitôt après avoir quitté Lentinus, je commençais à mettre en application la première phase de mon plan. Comme la plupart des villes de garnison, Narbo grouillait de soldats, d'indicateurs et probablement d'agents de renseignement à la solde de Rome. Je ne pouvais réussir seul, j'en étais conscient et je devais donc me mettre en quête d'un assistant susceptible de m'aider. Je me dirigeais pour ce faire, vers les quartiers populaires de la cité et parcourais les ruelles jusqu'à y découvrir mon futur allié. C'était une jeune Gauloise absolument charmante mais dont la maigreur et la tenue vestimentaire laissaient présager de sa grande pauvreté. Après une courte négociation et contre une somme dérisoire qui devait représenter pour elle plusieurs mois de revenus, elle accepta de m'aider. Satisfait,

je lui exposais en quelques mots ce que j'attendais d'elle, avant de la quitter pour rejoindre mon affectation. Afin de donner le change, dès mon arrivée au camp je me présentais à l'ensemble des officiers et m'attelais aux formalités et contraintes du nouvel arrivant. Le soir venu, alors que je dînais avec les autres centurions de ma cohorte, un optione de garde entra et m'informa l'air goguenard qu'une délicieuse jeune femme brune me demandait à l'entrée du campement.

### **Oppidum de Gergovie, printemps 52 avant J.C,**

- Ce n'est qu'au début du mois de mai que les premières unités Romaines réussirent à déjouer la surveillance des Gaulois et à franchir l'Allier pour apparaître au nord-est de Gergovie. Comme à leur habitude, les légionnaires construisirent à une vitesse effarante un camp retranché et César fit le tour de l'oppidum en compagnie de ses généraux pour tenter d'en déceler les failles. Mais cette fois ci, Mars, notre dieu de la guerre semblait avoir provisoirement laissé sa place à son homologue Toutatis. En effet, à la différence des cités qui jusqu'à ce jour avaient osé défier l'armée du proconsul, Gergovie ne pouvait être encerclée qu'à la condition d'y construire un ouvrage titanesque, ce qui eut nécessité des mois de travaux. De plus, les horreurs commises contre la population civile d'Avaricum avaient généré un sentiment de révolte parmi les tribus Gauloises les plus modérées et ainsi, César avait dû envoyer en catastrophe vers le nord quatre légions sous

le commandement de Labienus pour écraser la rébellion des Sénon et des Parisiens qui menaçaient de prendre son armée à revers. Durant les premiers jours de la bataille, César prudent, se borna à déclencher quelques escarmouches sans doute dans le but de tester la vitesse et la capacité de réaction des troupes de Vercingétorix. Mais à la vérité, il passait le plus clair de son temps au sommet de la tour de guet de son camp principal, cherchant désespérément un moyen de prendre la cité. Au bout de quelques jours d'observation et de combats sporadiques, il tenta d'amorcer un de ses pièges favoris. Alors que depuis le matin, ses soldats semblaient vaquer à des préparatifs d'approche de l'oppidum, il lança à partir d'un camp avancé, situé au sud-est, la VIIIème légion à l'assaut de la citadelle. Son plan semblait voué à l'échec, car le dénivelé était tellement important que les malheureux légionnaires éprouvaient les plus grandes difficultés à progresser sous un déluge de flèches, de lances et de poix en fusion. Parvenus à mi-chemin de leur objectif, les cohortes dont les rangs avaient été disloqués par un bombardement de roches et de métal en fusion s'immobilisèrent quelques instants, avant de refluer à toutes jambes vers le camp Romain. Un instant les Gaulois, galvanisés par l'apparente déroute de l'ennemi, faillirent tomber dans le traquenard en se lançant à la poursuite de l'assaillant. Mais Vercingétorix, flairant une ruse du stratège Romain, ordonna à ses troupes de rester sur les hauteurs. Ce n'est que quelques heures plus tard que le subterfuge fut éventé, lorsque nous vîmes deux légions, jusqu'alors dissimulées en contrebas dans la plaine, faire mouvement pour regagner le camp principal. Cette première confrontation victorieuse, déclencha parmi les défenseurs Gaulois une liesse générale et de grands espoirs. Pour la première fois depuis le début de la révolte, l'implacable

machine de guerre venait de céder face à la vigoureuse riposte de son adversaire. Toutefois, Vercingétorix ne partageait pas cet enthousiasme soudain. Bien au contraire, il semblait extrêmement préoccupé et dès que les esprits se furent un peu calmés, il décida de réunir les chefs de tribus dans le temple de Taranis. Après avoir procédé à un sacrifice rituel pour remercier le dieu de la foudre de ses bons offices, il se tourna vers nous et prit la parole.

- Mes amis, commença-t-il d'une voix forte, aujourd'hui Taranis nous a assisté pour nous donner la victoire et nos guerriers en éprouvent une légitime fierté ce qui est bien normal, cependant ne nous méprenons pas. Cette attaque n'était qu'un leurre destiné à nous attirer dans un piège concocté par ce maudit Romain et je sais d'expérience qu'il n'en restera pas là. Un autre problème risque à terme de venir se greffer, Gergovie semble pour l'instant imprenable, mais nous ne pouvons maintenir éternellement cent mille hommes au sein de la cité, sans nous exposer au manque de vivre, d'eau et à l'érosion de la combativité de nos troupes. En résumé, il nous faut prendre l'initiative et frapper un grand coup pour obliger César à se replier. Avez-vous des suggestions ?

- Nous devrions les attaquer au plus vite, lança un chef Carnute, César ne dispose actuellement que d'un effectif réduit puisque quatre de ses légions sont occupées à combattre la résistance des Parisiens et des Sénon. Nous avons l'avantage numérique, anéantissons-le puis marchons vers le nord pour prendre à revers Labienus et détruire le reste de son armée.

- Facile à dire rétorqua un Séquane. J'ai vu naguère les légions battre des armées deux à trois fois supérieures en nombre, les attaquer de front serait suicidaire.

- Il serait encore plus suicidaire de rester passif en attendant le retour des troupes parties au nord, car dans ce cas, ce n'est plus six légions mais dix que nous aurions à combattre, remarqua un Eduens fraîchement rallié.

- Puisqu'ils ne peuvent nous encercler, pourquoi ne pas en profiter pour effectuer des sorties nocturnes de cavalerie afin d'incendier leurs réserves de vivres et harceler leur infanterie ? demanda un Biturige.

- C'est une idée intéressante remarqua Vercingétorix, mais elle ne fonctionnerait qu'une seule fois. César saurait immédiatement mettre à profit une autre tentative pour capturer nos hommes et probablement profiter de l'opportunité pour nous renvoyer des cavaliers Germains déguisés en Gaulois afin d'établir une tête de pont. Tu imagines la suite. Toi qui le connais bien Lucius, demandait-il en se tournant vers moi, que penses-tu de ces différentes options ?

- Depuis le début de cette réunion, j'espérais secrètement que Vercingétorix ne sollicite pas mon opinion. J'avais en effet opté pour la neutralité ce qui induisait dans mon esprit qu'en aucun cas, je ne devais apporter une aide déterminante à l'un des deux protagonistes. J'étais néanmoins pris dans ce tourment de l'histoire et, face à tous ces chefs Gaulois qui se battaient pour leur survie et l'indépendance de leur pays, je décidai de surseoir temporairement à mes nobles résolutions afin de leur apporter mon soutien. Après un court moment de réflexion et sous le regard suspicieux de certains d'entre eux, je me levais pour prendre la parole.

- La tentative avortée de ce matin tend à prouver que César préférerait un affrontement en plaine car il est sûr de ses légions et de leur supériorité tactique. Il me paraît donc

évident qu'une attaque frontale, sans préjuger du courage et de la motivation des guerriers Gaulois, se solderait inévitablement par un échec ou pire, par de lourdes pertes dans nos rangs. En ce qui concerne l'autre option, tu viens toi-même d'y répondre. Des opérations de harcèlement seraient vite jugulées et nous nous retrouverions rapidement dans une situation à peu près similaire. Comme tu l'as dit, je connais bien César. C'est un chef courageux et un brillant général, mais comme tous les hommes de sa race, il possède les défauts qui leur sont communs, en l'occurrence, il est doté d'un orgueil démesuré. En aucun cas, il ne souffrira que sa gloire soit partiellement ternie par le renfort du groupe Labienus. Ce qui revient à dire qu'il va attaquer et, à mon avis, dès qu'il aura défini une stratégie.

- Très bien, mais comment peut-il s'y prendre pour franchir nos défenses sans s'exposer à une cuisante défaite ?

- Compte tenu du contexte et sachant que tu ne te risqueras pas à l'affronter à découvert, il lui reste deux possibilités pour investir Gergovie. Il peut lancer une violente attaque en un point de la cité pour y attirer un maximum de nos défenseurs et ensuite, lancer un assaut en un endroit dégarni ou encore, préparer un de ses coups tordus dont il a le secret, par exemple, envoyer des troupes sur le plateau pour nous attirer à l'extérieur de l'enceinte et profiter ainsi de sa faiblesse partielle pour s'en rendre maître.

- Que préconises-tu dans ces deux cas ?

- Le seul moyen de l'obliger à abandonner la partie serait de lui infliger une défaite conséquente, mais pour y parvenir, il faudrait retourner le piège contre son instigateur. Bien sûr, user de ce type de subterfuge imposerait une rigueur et une discipline de fer de la part de tes hommes, ce qui ne semble pas être la qualité première des Gaulois.



- Cette remarque maladroite déclencha un tollé parmi les chefs de tribus et Vercingétorix dut user de toute son autorité pour rétablir le calme. Elle eut cependant un effet bénéfique dans la mesure où ces hommes fiers, piqués au vif, décidèrent de me démontrer qu'ils étaient capables de faire preuve d'autant de professionnalisme que les troupes romaines. Dès la fin de la réunion, les ordres adéquats furent donnés à chacune des tribus ralliées. Aucun combattant ne devait prendre d'initiative personnelle sous peine de mise à mort immédiate. A la suite de cela, Vercingétorix fit renforcer la garde et la longue attente commença. Au matin, à la surprise générale, nous vîmes César à la tête de quatre légions, quitter le camp principal pour disparaître à l'horizon. Durant de nombreuses heures, le conseil Gaulois resta décontenancé par cet étrange manœuvre, pensant qu'il s'agissait d'une opération de diversion visant à nous faire descendre de notre position retranchée pour mieux nous envelopper. Nous dûmes patienter dans l'expectative jusqu'à midi, pour que nos éclaireurs, enfin de retour, nous confirment que les troupes Romaines continuaient leur progression en direction du nord-est vers le territoire des Eduens. Vercingétorix réagit promptement à l'annonce de cette nouvelle et ordonna à ses troupes d'attaquer le camp principal et de détruire les deux légions restées sur place. Jusqu'à la nuit tombée, ses guerriers se ruèrent à l'assaut des fortifications, mais une fois encore, le proconsul avait pallié la possibilité d'une attaque massive. Le camp retranché était entouré de deux fossés larges et profonds, protégés en avant par des centaines de pièges enterrés, de pointes acérées et de trous dissimulés, rendant la progression des assaillants extrêmement délicate. Au soir de la bataille, le bilan était globalement négatif, tout juste étaient-ils parvenus à

endommager partiellement les défenses du camp et à capturer une dizaine de cavaliers Romains et leur chef de patrouille, un brave Optione, qui nous expliqua les raisons de ce départ précipité du proconsul. Les Eduens, fidèles alliés de César depuis le début de la guerre, s'étaient brusquement révoltés contre l'occupant Romain et ce dernier avait quitté précipitamment Gergovie pour aller mâter cette rébellion. Cette information inattendue donna du baume au cœur des chefs Gaulois et sauva certainement la vie de leurs prisonniers pour lesquels je ne donnais pas cher de leur peau. Durant les dix jours qui suivirent, nous tentâmes vainement d'investir le camp principal, mais les soldats romains, et particulièrement ceux de la prestigieuse dixième légion, nous opposèrent une résistance farouche qui finit par écœurer l'état-major Gaulois au point qu'il renonça définitivement à prendre la position. Le retour de César augura d'un mauvais présage car, contrairement à ce que nous pensions, il avait usé de son remarquable sens politique pour dédramatiser la situation. Au lieu d'exercer une répression féroce à l'encontre des Eduens, il avait fait preuve à leur endroit d'une grande mansuétude en leur accordant son pardon. Du coup, il avait non seulement éliminé la menace d'un retournement de cette tribu versatile, mais il ramenait de plus, avec lui, dix mille de leurs guerriers prêts à tout pour lui faire oublier cette trahison inconsidérée. Au cours de son absence, il avait dû échafauder son plan d'attaque car, dès le lendemain dans la nuit, il mit en place sa nouvelle stratégie. Je dormais alors profondément, lorsque je fus vigoureusement tiré de mon sommeil par Vercingétorix. Il attendit quelques secondes que je reprenne mes esprits puis m'informa que les troupes romaines se positionnaient en vue d'un assaut. Je m'habillai rapidement, pris mes armes et mes protections avant de le

suivre sur le chemin de ronde jusqu'au nord de la citadelle. Depuis une tour de guet, où quelques chefs Gaulois nous attendaient déjà, nous observâmes tapis dans l'ombre la mise en place du dispositif adverse. A l'orée de la forêt, tout au bout de l'oppidum, nous pouvions distinguer une multitude de cavaliers Germains, Romains et Eduens confondus qui semblaient encadrer un effectif d'infanterie équivalent à environ deux légions. Vercingétorix s'accroupit puis s'adressa à nous à voix basse.

- Ce maudit César a judicieusement choisi l'endroit où porter son attaque. Cette plate-forme constitue le point le plus faible de notre défense.

- Il faut les repousser avant que les autres légions n'y prennent pied, sans quoi il nous sera difficile de contenir leur assaut, remarqua le chef Carnute.

- Je suis d'accord acquiesça le Biturige. Attaquons-les avant qu'ils ne terminent leurs préparatifs et donnons-leur enfin la leçon qu'ils méritent.

Les propos belliqueux et les déclarations guerrières fusèrent encore une dizaine de minutes, jusqu'à ce que Vercingétorix, l'air surpris se tourne vers moi.

- Tu as l'air perplexe Lucius, quelque chose te dérange ?

- A vrai dire plusieurs choses et pour commencer le fait que nous ayons tous compris ses intentions. Cela me paraît trop simple et ce n'est pas dans le style de César.

- Pourquoi irait-il se lancer dans des manœuvres hasardeuses, alors que la seule possibilité pour lui d'investir la cité est de nous attaquer ici ?

- Tout simplement, parce que cela nous semble être la seule solution logique.

- Et c'est uniquement ce qui te perturbe ? lança le gros Biturige en riant, vous êtes bien compliqués vous les Romains.

- Il n'y a pas que cela, ajoutai-je légèrement vexé par la remarque sarcastique de mon interlocuteur, ce qui m'interpelle le plus est le bruit qu'ils font. Je sais d'expérience que les légionnaires sont entraînés à se déplacer dans un silence absolu si nécessaire. A cette fin, nous entourons nos pieds et les sabots des chevaux de tissus suffisamment épais pour atténuer le bruit et nous sanglons nos armes pour éviter tout cliquetis. Je ne comprends pas l'intérêt de César d'avoir déplacé autant des troupes en pleine nuit pour qu'elles nous signalent sciemment leur présence peu avant le lever du soleil.

- Crois-tu qu'il s'agit d'une manœuvre de diversion ? me demanda le Carnute soudainement inquiet.

- J'en suis presque certain, d'autant qu'un autre détail me chagrine au niveau de leur infanterie. Pour des légionnaires aguerris, ils me semblent bien maladroits à se mettre en place et je suis prêt à parier que ces gens là ne sont qu'un leurre.

- Penses-tu préférable de ne pas bouger et de les laisser prendre l'initiative ?

- Pas tout à fait, le moment est peut-être venu de prendre César à son propre piège.

- Alors nous allons envoyer un effectif réduit pour les combattre et nous garderons le gros de nos forces à l'intérieur de l'enceinte pour briser l'attaque principale.

- Je crois au contraire, qu'il vaut mieux sortir en masse pour lui faire croire que nous avons mordu à l'appât, car je suis à peu près sûr qu'il a dissimulé des troupes en retrait dans la forêt. Si nous y envoyons un effectif réduit, il se fera tailler en pièce et César comprendra que nous avons déjoué son

subterfuge. Dès que nous aurons neutralisé leur cavalerie, de loin la plus dangereuse, nous laisserons quelques unités pour réduire ses faux légionnaires tandis que le gros de nos troupes regagnera la cité. Pour la suite, nous aviserons.

- Si par malheur tu te trompes et que toutes ses légions soient prêtes à attaquer au nord me demanda un Vénète, que ferons-nous pour les contenir ?

- Nous verrons, la guerre est un jeu dangereux et je suis prêt à miser ma vie sur cette hypothèse.

La suite des évènements me donna raison. Nous eûmes quelques difficultés à bloquer les furieux assauts des cavaliers Germains mais par contre, les deux légions qui nous faisaient face, essentiellement composées d'esclaves, de bouviers et d'auxiliaires de l'armée déguisés, furent rapidement mises en déroute. La seule que César avait dissimulée dans la forêt pour établir une éventuelle tête de pont, se défendit avec bravoure, car elle avait reçu l'ordre d'attendre le soutien des guerriers Eduens qui, dès l'aube, se lancèrent dans l'ascension de l'oppidum par l'est afin de nous prendre sur le flanc. En voyant arriver ces renforts, il y eut un moment de flottement parmi les Gaulois, mais malgré ce fâcheux imprévu, Vercingétorix s'en tint au plan initial et le moment venu, se replia avec le plus gros de sa cavalerie dans Gergovie. Bien lui en prit car au moment précis où il arrivait en vue de la ville, trois légions qui depuis la veille étaient tapies dans le corridor qui conduisait du camp principal au camp avancé, étaient montées à l'assaut des fortifications situées au sud-est. Elles avaient déjà balayé la première ligne de défense et s'apprêtaient à enfoncer le dernier rempart de guerriers Gaulois en passe d'être submergé. Vercingétorix à la tête de la cavalerie les enveloppa par l'arrière enfermant ainsi dans une tenaille

mortelle les quinze mille assaillants. Leur sort semblait définitivement réglé, mais fort heureusement pour eux, l'entraînement drastique aux manœuvres de dégagement, conjugué au calme des centurions qui les commandaient leur permirent d'éviter un désastre militaire qui eut probablement changé le cours de l'histoire. Au soir de cette bataille, le jeune roi des Gaules triomphait et pour la première fois depuis six ans, l'aigle Romain mordait la poussière. Dès le lendemain matin, César penaud incendiait son camp de base et sous les cris de joie des guerriers Gaulois quittait à la tête de ses légions la plaine de Gergovie. Vercingétorix souhaitait le poursuivre et reprendre au plus tôt les opérations de harcèlement, afin de l'étouffer, de l'empêcher de faire sa jonction avec Labienus et de réorganiser ses troupes. Mais cette première victoire était trop belle et chacun, depuis le guerrier de base jusqu'au chef de tribu souhaitait la fêter dignement. Ce que tous ignoraient dans ce moment de liesse bien compréhensible, c'est que ces deux jours perdus en agapes et beuveries allaient définitivement sceller le sort de la Gaule. Personnellement, je me sentais honteux et profondément peiné d'avoir participé volontairement à la mort d'un bon millier de mes frères d'armes, aussi je choisis de me retirer quelques heures en dehors de la cité afin d'expurger ma mélancolie et de retrouver au milieu de la nature, un moment perturbée par la folie des hommes, la paix et la sérénité qu'elle seule procure. Je ne revins que le lendemain, en milieu de matinée et je retrouvai Vercingétorix et les chefs de tribus attablés dans une grande salle en train de discuter de la suite à donner à cette guerre. Comme à l'accoutumée avec ces irascibles Gaulois, contestations, critiques et disputes sur les options proposées étaient de mise. Les palabres et les éclats de voix se

poursuivirent ainsi durant des heures, jusqu'à ce qu'un cavalier demande à être reçu par les membres du conseil. Il était porteur de deux nouvelles importantes. La première était que les Eduens avaient une nouvelle fois fait volte-face en lâchant César pour se ranger dans le camp des insurgés rejoignant par-là même d'autres tribus qui, dès l'annonce de l'incroyable défaite romaine s'étaient mises en marche pour rejoindre Gergovie et la seconde était que contre toute attente, César ne se repliait pas sur les provinces du sud, mais au contraire remontait vers le nord à marche forcée. Les polémiques cessèrent aussitôt et Vercingétorix donna ses ordres. César ne s'avouait pas vaincu et avait pris cette direction pour rejoindre les légions de Labienus qui revenaient à marche forcée après avoir quasiment écrasé les Parisiens et détruit leur ville. Il était désormais trop tard pour empêcher la jonction des deux corps d'armée, mais les Gaulois pouvaient encore harceler les troupes romaines et détruire leur ravitaillement pour les forcer à quitter leur pays. Le départ fut fixé pour le lendemain à l'aube et le reste de la journée fut mis à profit pour se livrer aux laborieux préparatifs que nécessitait le déplacement d'une armée forte de cent mille combattants, de leur famille, des auxiliaires et des dix prisonniers Romains à qui l'on avait accordé la vie sauve. Au levé du soleil, l'imposante colonne se mit en marche en direction du nord. Nous progressions beaucoup plus lentement que les troupes de César, mais Vercingétorix n'en avait cure. Pour lui, il demeurait important d'éviter une confrontation directe avec les légions et de poursuivre les tactiques de guérilla et de terres brûlées qui avaient favorisé jusqu'à ce jour la coalition Gauloise, exception faite du douloureux épisode d'Avaricum, où l'entêtement des chefs Bituriges avait permis à l'armée romaine d'éviter un désastre. Ce n'est qu'au dixième jour

de notre avancée que les premières informations concernant les mouvements des unités adverses nous parvinrent. Les Parisiens encerclés, avaient brûlé Lutèce et Labienus, informé des déboires de César devant Gergovie, avait choisi de cesser le combat et de rebrousser chemin pour rejoindre au plus vite les restes de l'armée vaincue. Les deux corps s'étaient rejoints au sud de la capitale et à la surprise générale se déplaçaient dès lors en direction d'Agedicum (Sens). La nouvelle laissa Vercingétorix un long moment dubitatif, il était convaincu que César, après avoir réuni toutes ses légions, redescendrait vers le sud pour laver l'affront. Or, curieusement, ce dernier semblait avoir opté pour une stratégie totalement incompréhensible. Le jour même, il convoqua les chefs de tribus et après moult discussions, tous se rallièrent à l'hypothèse émise par le chef des Carnutes. César avait d'abord fait route vers le nord pour récupérer les quatre légions de Labienus, afin de ne pas les abandonner en plein milieu de la Gaule chevelue, ce qui les aurait irrémédiablement condamnées à la destruction à cours terme, puis l'armée romaine désormais reconstituée, avait prit la route la plus courte et la plus sûre pour rejoindre ses bases en Gaule Narbonnaise. Conclusion, l'envahisseur était en fuite, la victoire semblait totale. Une nouvelle fois, la joie fut immense dans le camp Gaulois et après s'être livrées à quelques sacrifices rituels pour remercier dieux et déesses de leurs bons offices, les tribus que cette guerre avait unies, en célébrèrent bruyamment la fin. Pour ma part, je restais perplexe, je connaissais trop bien César et les contraintes politiques qui l'obligeaient à guerroyer en Gaule, pour accepter l'idée d'une pitoyable retraite. Je ne m'expliquais pas cependant cet étrange comportement. Je m'étais isolé de mes compagnons et étais



perdu dans mes pensées lorsque Vercingétorix me rejoignit à l'extérieur, une coupe de cervoise à la main.

- Notre victoire a l'air de te déranger Lucius, mais au fond je te comprends, car même si tu en es un des principaux maîtres d'œuvre, ton cœur reste pour moitié Romain.

- Si j'étais aussi sûr de cette victoire, crois-moi, je la fêterais dignement, mais j'ai quelques difficultés à accepter l'idée que César lâche sa proie aussi facilement.

- Je ne partage pas ton avis, s'il avait envisagé de poursuivre la guerre, il n'avait qu'une solution, descendre en direction du sud-ouest pour au mieux nous intercepter et au pire nous rejoindre Gergovie. Il a choisi de se déplacer vers le sud-est, ce qui revient à dire qu'il ne veut pas nous affronter. Qu'est-ce qui te tourmente dans cette manœuvre ?

- Tu ne connais que l'aspect militaire des choses Vercingétorix, mais à la vérité, la situation de César est infiniment plus complexe que tu ne l'imagines. Tu n'es pas son seul ennemi, loin s'en faut et à Rome, au cœur même du pouvoir, il a de nombreux et puissants adversaires qui n'attendent qu'un faux pas de sa part pour l'abattre politiquement. Il a déclenché cette guerre contre l'avis du sénat et levé des légions supplémentaires en passant outre les lois de la république. En résumé, il est tenu de vaincre pour garder le soutien du peuple et contrecarrer ainsi les tentatives de déstabilisation orchestrées par les partisans de Pompée. Dans le cas contraire, il sera immédiatement arrêté, jugé devant le sénat, privé de tous ses biens et du droit de cité, et au mieux, banni définitivement de l'Imperium.

- Tu penses donc qu'il va revenir à la charge, mais dans ce cas, pourquoi ne l'a t'il pas fait après avoir rejoint Labienus ?

- En fait, je l'ignore, mais j'imagine qu'après plusieurs mois de combats sans répit, ses hommes sont éprouvés et ont besoin de repos. En outre, Gergovie est sa première défaite militaire et en homme intelligent, il va prendre le temps d'en analyser les causes et prendre les dispositions nécessaires afin d'éviter à d'éventuelles autres erreurs.

- Selon ton expérience de général Romain, quelles sont à ton avis les causes de sa défaite ?

- Plusieurs facteurs ont joué contre lui. En premier lieu, il disposait d'un effectif réduit à six légions. Ensuite, il a certainement sous-estimé la combativité et la capacité de réaction de tes guerriers et pour finir, il disposait d'une cavalerie bien trop faible pour pouvoir arrêter la contre-attaque que tu as conduite contre ses troupes qui montaient à l'assaut.

- Il marcherait donc en direction d'Agedicum (Sens), non pour regagner les provinces Romaines, mais simplement pour y restructurer son armée.

- Je le crois. D'abord il se trouvera en territoire ami ce qui lui permettra de reposer et compléter ses effectifs et ensuite de recruter les cavaliers dont il a besoin.

- Les Sénons n'ont pas la réputation d'être des cavaliers redoutables et si c'est tout ce qu'il projette de nous opposer, nous les balaierons comme fétu de paille.

- Je n'en doute pas, mais César le sait aussi. Je suppose donc qu'il va profiter de la proximité de la frontière Germanique pour y envoyer des émissaires afin d'y recruter quelques centaines de leurs terribles cavaliers. S'il parvient ainsi à rééquilibrer les forces en présence, les futurs affrontements seront nettement plus délicats à mener.

- Après les souffrances qu'il a fait endurer aux tribus germaniques, je doute fort qu'elles se joignent à lui pour nous combattre, bien au contraire. Elles seront trop heureuses de

le savoir en grandes difficultés et peut-être se soulèveront-elles à nouveau contre son armée.

- Tu es jeune Vercingétorix et tu as une bien piètre connaissance de la nature humaine. Depuis le début de cette guerre, César s'est considérablement enrichi et l'argent mon ami, peut acheter la plupart des consciences, c'est une simple question de prix.

- En supposant qu'il parvienne à étoffer ses unités équestres, nous conservons malgré tout l'avantage du nombre, si nous les chargeons par surprise et en masse, nous finirons par avoir le dessus.

- Il n'est pas assez stupide pour exposer le fer de lance de son armée à tes coups. Je pense qu'il établira un réseau défensif autour de sa cavalerie de manière à contrer toute attaque surprise.

- Je pense que tu as raison, mais je n'ai pas le choix. Je ne veux en aucun cas lui laisser le temps de réorganiser ses troupes, de prendre à nouveau l'initiative des opérations.

- Au contraire, tu as toujours le choix. César est un redoutable chef de guerre dès lors qu'il s'agit de mettre sur pied une confrontation traditionnelle entre deux armées. Cependant, il reste complètement démuni face à des actions de harcèlement, venant d'un ennemi invisible, qui frappe où on ne l'attend pas avant de disparaître. Continue à tout brûler autour de lui, attaque ses troupes de nuit, tue ses chevaux, détruit ses provisions, car c'est le seul moyen que tu as de le décourager et de le forcer à retourner au-delà de la frontière Narbonnaise.

## **Mastico, automne 45 avant J.C,**

Eponine, le glaive de César dans les mains, veilla le défunt le reste de la nuit. Ce n'est qu'au cours de la matinée, qu'elle fit mander les esclaves afin qu'ils procèdent au lavement du cadavre et aux préparatifs du rituel funéraire. Lucius fut déshabillé, lavé, parfumé, revêtu de ses plus beaux vêtements et paré des symboles de sa fortune terrestre. Sa dépouille fut ensuite exposée le reste de la journée, afin que chacun, esclave, affranchi ou citoyen qui l'avait côtoyé tout au long de ces années puisse venir l'honorer comme le voulait la tradition. Au crépuscule, on déposa son corps sur un lit mortuaire richement décoré, avant de le transporter jusqu'à un bûcher préalablement dressé à l'est de la propriété. Tandis que le druide récitait ses incantations tout en jetant sur le cadavre des herbes et des encens censés amadouer les dieux, on brûla l'ensemble jusqu'à ce qu'il n'en reste aucune trace visible. Lorsque le cérémonial fut enfin achevé et que la foule se fut dispersée, Eponine ramassa un peu de cendres chaudes et se rendit sur le sommet le plus proche afin de les disperser aux quatre vents. Longtemps, elle resta seule dans le noir, cherchant dans les étoiles une suite à donner à son incroyable histoire, avant de regagner la maison de son père où l'attendait Sélénos.

- Maîtresse, lui dit-il d'une voix douce, je sais que ta peine est immense et que le moment est mal choisi, mais il faut que je te parle le plus rapidement possible et dans la plus grande discrétion.

- C'est inutile, Vélio, nous avons eu père et moi une longue conversation et je crois avoir tout appris des secrets et dissimulations qui m'ont été faits au cours de ma jeunesse. Dans la même journée, l'homme que j'adulais le plus est

décédé et mon univers s'est écroulé. Ne m'en veux pas mais cela fait beaucoup en peu de temps. J'ai besoin de prendre du recul par rapport aux évènements. Je sais que je peux m'appuyer désormais sur toi et je t'en remercie, mais accorde-moi quelques jours pour réfléchir. Je t'appellerai lorsque je me sentirai prête à reparler de tout cela. En attendant, je te prie de bien vouloir t'occuper des affaires courantes et le moment venu, nous aviserons.

Sélénos se retira sans ajouter un mot, satisfait que Lucius ait pu assumer son rôle de père jusqu'au bout et en même temps contrit du chagrin patent de l'adolescente. Durant les trois jours qui suivirent, Eponine resta cloîtrée dans la demeure familiale, passant le plus clair de son temps dans la chambre du défunt général. Machinalement et à de multiples reprises, elle vida le contenu du coffre dont l'accès lui était jusqu'alors interdit, tournant et retournant babioles et souvenirs, maigres liens avec un passé tout juste découvert et à jamais enfoui. Sélénos était soucieux, depuis le décès de son maître et ami, il surveillait discrètement les allées et venues de la jeune fille, observant au passage que la lueur des lampes à huiles éclairaient l'atrium jusque tard dans la nuit. Il commençait à s'inquiéter sérieusement de son état de santé et envisageait de demander au druide de préparer quelques décoctions apaisantes, lorsqu'au matin du quatrième jour, Eponine sortit apparemment ragaillardie de la maison.

- Bonjours Vélio lui lança-t-elle d'une voix ferme, comment vont nos affaires depuis la disparition de père ?

- Comme d'habitude répondit-il éberlué, nous traitons les commandes en cours, mais dans un délai aussi bref, nous ne pouvons préjuger des incidences qu'aura sur les gens le décès de notre maître.

- Je ne pense pas qu'il y ait de raison particulière de s'inquiéter. Notre production a acquis une excellente renommée et le sérieux de nos services nous a permis de constituer une clientèle fidélisée.
- C'est indéniable jeune Maîtresse, mais cette réputation est due en grande partie à la notoriété de feu ton père et surtout à ses importantes et nombreuses relations au travers de l'Imperium.
- C'est exact, mais la meilleure manière d'honorer sa mémoire, n'est-elle pas de faire perdurer une renommée si durement construite ?
- Nul ici n'en doute Maîtresse et nous ferons tous de notre mieux pour ne pas ternir l'image de la maison de Lucius.
- Je le sais et je vous en suis à tous reconnaissante, cependant, il m'appartient dès à présent de prendre la suite de mon père. Pour commencer, je dois me faire connaître de nos clients et si possible essayer d'en trouver de nouveaux.
- Ce n'est pas à mon sens vraiment indispensable, nous écoupons la quasi-totalité de notre production annuelle et le peu qui nous reste est distribué sous forme de présents à nos clients les plus fidèles, aux gens du village et à ceux qui travaillent sur la propriété.
- Tu as raison, mais père m'avait informé qu'en Gaule, plusieurs régions s'étaient mises à produire du vin et dès lors, je souhaite mener à terme un projet qui lui tenait à cœur. Diversifier la qualité de nos cépages et par des croisements, accroître celle de nos produits.
- C'est une excellente idée, mais comment comptes-tu t'y prendre ?
- Dans un premier temps, j'irai visiter les négociants afin de goûter les vins qu'ils sélectionnent pour la vente, je commencerai bien sûr par le plus important de tous, votre ami commun l'ancien centurion Marcus Longinus. Ensuite,

je me rendrai probablement à Burdigala (Bordeaux) où, m'a-t-on dit, la qualité de leur production rivalise avec la notre et pour finir, sur le chemin du retour, je ferai probablement un passage par Durocortorum (Reims) où les vigneronns fabriquent paraît-il un vin très particulier dont la réputation a déjà fait le tour de l'Imperium.

- Mais c'est un très long voyage Maîtresse, je ne suis pas très rassuré à l'idée que tu t'aventures ainsi, seule à travers le Gaule. De plus, qui va s'occuper de l'exploitation en ton absence ?

-Tu sembles être la personne la plus à même d'assurer cette charge Vélio. N'es-tu pas le régisseur du domaine, l'ami et l'ancien compagnon de guerre de mon père ? Il te faisait apparemment une confiance absolue, puisque tu étais informé de choses que moi-même j'ignorais.

- Ton estime me flatte Eponine, mais vis-à-vis des gens qui travaillent sur la propriété, je reste un esclave que Lucius a affranchi et il est inconcevable dans ce cas que je puisse exercer une autorité quelconque sur eux.

- Eh bien ! Tout cela doit changer. Dès ce soir, après le travail, tu réuniras l'ensemble du personnel afin que je lui donne mes ordres et le problème sera réglé. En attendant, viens avec moi, il faut que je te confie l'argent et les documents nécessaires pour mener à bien le suivi de nos affaires durant mon absence. Ceci étant et pour ôter tes derniers doutes, entrons si tu le veux bien dans le vif du sujet. Officiellement, Sélénos est mort et le restera. Tu continueras désormais de t'appeler Vélio, celui que j'ai toujours connu.

Moins d'une heure plus tard, l'ancien espion à la solde de César quittait la demeure familiale, portant à son cou la précieuse clé donnant accès aux souvenirs et à la

réserve pécuniaire de son ami Lucius. Comme l'avait ordonné Eponine, il fit dans un premier temps le tour de l'immense plantation, de ses dépendances et de ses réserves, afin d'informer chacun des employés que la maîtresse des lieux désirait les voir réunis, au coucher du soleil, dans le péristyle de sa maison. Il attendit un moment que cette requête, peu ordinaire de la part de la jeune femme, déclenche commentaires et spéculations parmi eux pour quitter discrètement le domaine et prendre la direction du village de Mastico (Mâcon). A cette heure avancée de la matinée, la plupart des villageois étaient aux champs et seule une poignée d'artisans, de femmes et quelques enfants maintenaient un semblant de vie au milieu de ces mesures en apparence abandonnées. Il contourna les huttes par l'extérieur jusqu'à atteindre la plus éloignée d'entre elles, celle que les gens évitaient d'approcher et qu'ils avaient surnommés la cabane du fou. Après avoir attaché sa monture à quelques distances de cette étrange habitation, il observa les environs et lorsqu'il eut le sentiment de passer inaperçu, pénétra discrètement dans la maison. Il en ressortit moins d'une demi-heure plus tard, s'assura qu'il n'avait pas été vu et repartit, l'air satisfait vers l'exploitation viticole du défunt Lucius.

La nuit était depuis longtemps tombée sur le village, lorsqu'Eponine boucla enfin son dernier coffre de voyage. Sa journée avait été rude. Après avoir reçu Vélio afin de lui confier la charge de la propriété, elle avait préparé le travail de chacun pour les jours à venir, le temps que son remplaçant s'accoutume à ses nouvelles responsabilités. Elle avait ensuite discuté de longues heures avec les membres du personnel, afin de leur faire admettre une sujétion provisoire à l'un d'entre eux, puis s'était livrée à un



inventaire effarant du strict nécessaire à emmener, sans lequel une femme digne de ce nom est dans l'incapacité de voyager. Pour finir, alors qu'en compagnie d'une servante, elle s'employait à préparer son impressionnant bagage, elle s'était de nouveau entretenue avec Vélio qui à l'usure, lui avait fait accepter une escorte de dix cavaliers pour la conduire à Vienna. Elle se sentait terriblement lasse et après avoir procédé à une dernière inspection visuelle de ses malles, elle gagna son lit pour y prendre un repos bien mérité. Au même moment, dans le village endormi, un homme à cheval prenait silencieusement la route en direction du sud.

Eponine s'éveilla bien avant l'aube, aussi décida-t-elle d'aller se décontracter le corps et la tête dans les eaux chaudes des thermes familiaux avant d'entamer son long voyage. Malgré sa désinvolture affichée et sa fausse assurance, elle éprouvait une angoisse profonde à l'idée de quitter cette terre pour la première fois. Elle venait de réaliser que depuis sept ans, époque à laquelle Lucius était venu la chercher chez sa tante, elle n'avait jamais rien connu d'autre que les paysages du Mâconnais et l'idée même de s'aventurer sur des routes peu sûres et de séjourner dans une ville aussi énorme que Vienna l'effrayait un peu. Un instant, elle hésita à bouleverser son itinéraire et songea à commencer son périple par un passage à Carcasso où elle saurait y trouver le soutien et les judicieux conseils de sa tante Astiana. Elle chassa néanmoins rapidement cette idée, en comprenant que Vélio en serait rapidement informé et que la mort dans l'âme, il se lancerait au plus tôt à sa recherche et ne la lâcherait plus d'une semelle. Elle ne souhaitait en aucun cas la présence de ce dernier à ses côtés, car elle risquait de compromettre à terme, son véritable

projet. Elle était encore perdue dans ses pensées, lorsque sa servante vint doucement l'interpeller. Le char solaire poignait à l'est et l'heure était venue de prendre une solide collation avant le départ. La jeune femme sortit des eaux chaudes, se jeta quelques minutes dans une eau glacée avant d'en ressortir vivifiée. Elle s'essuya longuement et une fois vêtue quitta les thermes pour rejoindre l'atrium. Vélio l'y attendait et pour la première fois depuis des lustres, ils déjeunèrent ensemble. Il profita de l'opportunité pour réitérer ses conseils et ses mises en garde, avant que tous deux ne quittent la pièce pour rejoindre l'escorte déjà en attente. Le maître de substitution avait fait les choses en grands. Un chariot, auquel étaient attelés quatre chevaux portait les bagages de la jeune femme et ce TGV de l'antiquité était escorté par une quinzaine d'hommes armés jusqu'aux dents. Eponine enfourcha sa monture et comme le lui avait prescrit son nouveau mentor, gagna le centre du dispositif qui assurerait sa sécurité pendant le voyage. Quelques minutes plus tard, sous les salutations timides des employés et des esclaves qui se rendaient à leur travail, la caravane quittait Mastico pour rejoindre la capitale des Allobroges.

Compte tenu de la vitesse de l'équipage, le trajet s'effectua rapidement. Exception faite d'un arrêt au lieu même où Lucius avait été mortellement blessé quelques jours auparavant et où finissaient de pourrir les cadavres de ses trois assassins, ainsi que d'une nuit passée à la belle étoile, le convoi ne s'arrêta que pour nourrir et reposer les bêtes. C'est le lendemain, en milieu d'après-midi que le petit groupe se présenta aux portes de Vienna. Eponine resta quelques instants stupéfaite. C'était la première fois de sa courte existence qu'elle voyait une cité aussi grande, aussi

belle et la traversée de la ville fut pour elle un véritable émerveillement. Depuis la fin de la guerre, Vienna était devenue un important nœud de communications entre les provinces nouvellement conquises et les frontières de l'empire Romain. Les échanges y étaient nombreux et dans chaque ruelle se trouvait une multitude de commerces et bien sûr de nombreux étals sur lesquels trônait en évidence tout ce qui pouvait susciter l'envie chez une jeune femme de son âge. Elle perdit un peu de temps afin de combler ses sens des odeurs de parfums, des couleurs chatoyantes des tissus, du scintillement des bijoux, avant de poursuivre sa route en direction de l'embarcadère au bord duquel se trouvaient les entrepôts de Marcus Longinus. Le convoi contourna un premier bâtiment autour duquel s'affairait une vingtaine d'employés, pour déboucher sur un jardin magnifiquement fleuri et arboré, dont les voies pavées convergeaient vers le perron d'une luxueuse demeure à colonnes, construite au bord du Rhône, dans le plus pur style romain de l'époque. Dès leur arrivée, un individu aux allures de sicaire dévala les quelques marches pour venir saluer le chef d'escorte. Ils échangèrent quelques mots, puis l'homme retourna d'un pas pressé à l'intérieur de la maison d'où quelques minutes plus tard sortit un individu d'âge mûr, de grande taille à l'embonpoint proéminent. L'excenturion Marcus Longinus, le maître de céans apparemment fort ému, vint en personne accueillir la fille de son vieil ami, le défunt Lucius. Il lui prit tendrement les mains avant de lui adresser la parole d'une voix au travers de laquelle perçait une profonde émotion.

- Ma chère enfant, je suis infiniment heureux de faire enfin ta connaissance après toutes ces années, mais tout aussi triste de te voir en ce lieu. Car cette rencontre que j'ai

souvent appelée de mes vœux laisse présager en pareilles circonstances de sombres nouvelles.

- Ta sollicitude me touche Marcus Longinus et ton intuition ne t'a pas trompé. Père est décédé il y a cinq jours de sa blessure et pour respecter ses dernières volontés, j'ai fait le voyage jusqu'à Vienna afin de te rencontrer.

- Quelle incroyable ironie des dieux de l'Olympe. Un homme comme lui, qui avait si souvent bravé le destin, survécu à tant de luttes farouches. Mourir sous les coups d'un trio de minables voleurs de poules! C'est une fin qui paraît presque injurieuse.

- Si puissants et glorieux soyons-nous, nous n'en demeurons pas moins de simples mortels et seul Pluton décide du moment, de l'endroit et de la manière dont nous devons rejoindre le Tartare ou les champs Elyséens.

- C'est un raisonnement plein de sagesse ma fille, mais si nous ne sommes pas censés préjuger des voies mystérieuses qu'empruntent parfois les divinités pour aboutir à leurs fins, il n'en résulte pas moins qu'elles nous paraissent souvent inappropriées. Ceci étant, sois la bienvenue dans ma maison. J'ai donné des ordres pour que l'on s'occupe de toi et de ton escorte, profite de ces quelques heures pour te détendre, nous nous verrons ce soir pour la cène.

Eponine fut conduite dans une luxueuse chambre où elle put se plonger longuement dans un bain régénérateur, avant d'entamer une visite des lieux. Elle pensait connaître toutes les subtilités du raffinement et de la culture romaine, mais après avoir fait le tour du domaine de son protecteur, elle mesura avec dépit le chemin qui lui restait à parcourir, avant de pouvoir pénétrer les plus hautes sphères de la société patricienne. Elle était étonnée, car si l'indéniable richesse du propriétaire transparaissait au travers de la

somptueuse décoration, la finesse et le bon goût dénotaient avec ce qu'elle pensait être la personnalité ostentatoire d'un légionnaire parvenu. Rien de ces objets clinquants, trop voyants, voire brillants qu'arborent parfois et de façon manifeste certains individus médiocres soudainement argentés, ne venait ternir l'harmonieux agencement. Elle passa le reste de l'après-midi dans les jardins où elle se délecta des délicates odeurs et couleurs de fleurs qui lui étaient inconnues, puis passa une bonne heure assise au bord du Rhône à vider son cerveau en observant les mouvements complexes des eaux du fleuve et la langoureuse oscillation des navires marchands. Le soir venu, c'est le corps reposé et l'esprit détendu qu'elle gagna le triclinium (salle à manger) où l'attendait Marcus pour un repas en tête-à-tête. Il l'accueillit avec un large sourire au travers duquel elle crut percevoir une certaine crispation.

- Installe-toi ma fille lui dit-il d'un ton aimable. Es-tu satisfaite du confort de ta chambre ?

- Il faudrait que je sois bien exigeante pour demander mieux, si tant est que cela puisse exister.

- Oh ! Il y a bien mieux ma chère, à côté de certains palais des environs de Rome, ma demeure pourrait te sembler une pâle écurie, mais pour un vieillard solitaire comme moi, c'est largement suffisant, d'autant que je l'ai aménagée à mon goût, je m'y plais et c'est à mon sens l'essentiel.

- Tu n'es donc pas marié et tu n'as pas d'enfant ? C'est surprenant de la part d'un homme comme toi.

- Je le fus autrefois, avant mon départ pour la Gaule. Mais cinq ans d'absence ne favorisent pas la solidité des liens dans un couple et à mon retour, nous avons mon ex-épouse et moi-même jugé préférable de nous séparer. Pour satisfaire à cette volonté commune, je l'ai donc répudiée. Au fond, je ne le regrette pas. Je souhaitais comme ton père

m'installer dans cette région et y créer mon entreprise, elle en revanche, avait de nombreuses attaches à Rome. Notre relation n'y aurait probablement pas survécu. Nous avons, j'en suis convaincu, fait un choix judicieux. Ceci dit mon enfant, tu n'es pas ici pour que je t'ennuie avec ces vieilles histoires, surtout après ce que tu viens de vivre. Comment te sens-tu à présent ?

- Je ne le sais pas vraiment, tout est arrivé si vite, entre la blessure de père, sa longue agonie et les bouleversantes révélations qu'il a voulu me faire avant sa mort, j'avoue que je ne sais plus trop où j'en suis et surtout qui je suis.

- Ainsi, il a eu le temps de te parler ? C'est une excellente nouvelle commenta Marcus d'un ton visiblement soulagé. Il m'avait demandé de le faire à sa place dans le cas où il disparaîtrait prématurément, mais pour être sincère, j'avoue que j'appréhendais de me prêter à ce jeu de la confiance, surtout vis-à-vis d'une jeune femme que je ne connaissais pas personnellement. Est-ce que tu lui en veux de t'avoir dissimulé toutes ces choses ?

- Comment le pourrais-je ? Après tout ce qu'il a fait pour moi, il est et restera le seul père que je n'aie jamais eu.

- C'est un sentiment qui t'honore mon enfant. Il m'avait aussi demandé de t'aider dans ce que tu envisagerais d'entreprendre, dans l'hypothèse de son décès accidentel. As-tu un projet à court terme, exception faite de poursuivre son œuvre évidemment ?

- Oui ! Je souhaiterais me rendre à Rome.

- A Rome, reprit Marcus ébahi, mais enfin Eponine, tu n'y songes pas sérieusement. C'est une très grande ville, dangereuse parfois et dans laquelle tu ne connais personne. Pourquoi une telle idée et surtout, qui va s'occuper des affaires de Lucius durant ton absence ?

- Pour ce qui est des affaires, je n'ai aucune inquiétude, je sais pouvoir m'appuyer sur Sélénos, notre ami commun. Pour le reste, je voudrais simplement rencontrer des gens qui ont côtoyé mon père durant sa jeunesse, puis au cours de la guerre, son frère par exemple, Labienus dont il a beaucoup parlé et César qui était son ami. Dans la mesure du possible, j'essaierai de voir mon frère Vercingétorix en prison. Après tout, César doit bien cela à la fille de Lucius.

- Je crains ma chère enfant que ta méconnaissance de la situation à Rome ne te conduise à te fourvoyer dans un projet trop ambitieux. Si mes informations sont exactes, Labienus est mort et César est depuis quelques temps totalement inaccessible.

- Labienus est mort ! Je n'en étais pas informée, mais j'aurais dû m'en douter. Il était déjà général, lors de leur première rencontre en territoire Eduens, alors que mon père était encore un simple centurion. Il devait être relativement âgé.

- Pas vraiment, en fait, il avait l'âge de ton père et comme lui, il a trépassé de façon violente lors d'une énième bataille à laquelle se livrèrent César et Pompée pour le contrôle du pouvoir.

- César a dû en être peiné, père m'a dit qu'ils étaient amis.

- Les individus dévorés par l'ambition n'ont pas d'amis Eponine, ils n'ont que des intérêts en commun, mais d'une certaine manière, tu as raison. Les deux hommes se connaissaient depuis une vingtaine d'années et chacun avait à son tour aidé l'autre dans son ascension vers le pouvoir. L'ennui vois-tu, est que Labienus, a contrario de César, avait une vision étriquée de la politique. Après s'être montré un allié dévoué, un grand général et un maître tacticien de la cavalerie, il pensait naïvement que son ami le pousserait vers les sommets de la hiérarchie romaine, a

minima au sénat, voire même vers le consulat. En réalité, il n'en fut rien, car alors que nous guerroyions en Gaule, une série d'évènements fâcheux vinrent réactiver les luttes sanglantes que se livraient depuis des temps immémoriaux les deux mouvances politiques qui contrôlaient alternativement la république romaine. Bien avant le début du conflit Gaulois et dans le but de stabiliser la situation dans la capitale, César avait passé un accord secret avec les deux hommes les plus puissants de Rome, Pompée le stratège militaire et le richissime Crassus. Durant une dizaine d'années ce triumvirat, tirant en sous-main les ficelles du pouvoir au travers de faire-valoir, parvint à maintenir une paix relative entre ces deux clans fortement antagonistes. Malheureusement pour le peuple, deux ans avant la révolte de Vercingétorix, Crassus, voulant probablement contrebalancer l'aura militaire de ses deux alliés, décida imprudemment de livrer bataille aux invincibles Parthes. Mal lui en prit car au final, ces derniers écrasèrent son armée et le firent périr de façon atroce. Dès ce moment, le triumvirat devint caduque et César étant immobilisé en Gaule, Pompée essaya de profiter de sa mainmise sur le sénat pour tenter d'éliminer son dernier et encombrant allié. A la même époque, deux drames vinrent encore accroître la tension entre les deux hommes. Julia, la fille de César et épouse de Pompée mourut subitement ce qui coupa définitivement le lien qui pouvait encore conduire ces deux rivaux à la conciliation et dans le même temps, leurs hommes de paille, des arrivistes dévoyés et corrompus entrèrent en lutte ouverte. Au cours d'une des nombreuses rixes entre les deux camps Milo, l'homme de paille soutenu par Pompée, assassina publiquement son concurrent, Claudius, homme lige de César. Une folie destructrice s'empara alors des Romains et le chaos était tel que



Pompée, qui avait pris soin de se tenir à l'écart des émeutes hors de la capitale, put aisément manipuler le sénat pour se faire investir de la dictature, ce qui lui conférait un pouvoir absolu. Après avoir rétabli l'ordre par la force et profité de l'occasion pour éliminer la plupart des partisans de César, il pensait naïvement s'être débarrassé définitivement de son dernier concurrent politique. Evidemment, c'était sans compter sur la ténacité et l'arrivisme de César qui après avoir tenté quelques manœuvres dilatoires dans le but de préparer la riposte, passa outre les lois séculaires de la république pour franchir le Rubicon à la tête de son armée et marcher sur Rome pour y écraser les partisans de Pompée. C'est à peu près à cette époque que notre ami Labienus, probablement frustré par le peu de considérations que semblait lui témoigner César en contrepartie des nombreux services rendus, opta pour le camp ennemi. Un bien mauvais choix à vrai dire et surtout surprenant de la part d'un officier aussi expérimenté que lui. Il aurait dû se douter que les troupes de César, fortes de six années d'expérience acquise lors de la guerre des Gaules, n'allaient faire qu'une bouchée des jeunes légions de son adversaire. Mais c'est ainsi et comme Pompée, il a payé cette erreur de sa vie, l'année dernière je crois, à Munda en Espagne, lors d'une des ultimes confrontations entre les deux clans.

- C'est bien triste. Comment des compagnons de si longue date peuvent en arriver à se déchirer ?

- Le pouvoir draine la fortune et la notoriété ma chère enfant et vice versa. C'est un cercle infernal qui rend fou quiconque n'a pas été intellectuellement préparé à en occuper le centre car, comme dans toutes figures, il n'y en a qu'un et seul le plus subtil ou le plus cynique parvient à l'occuper en éliminant les autres prétendants. Pompée

n'avait pas l'intelligence politique de César et ceux qui l'ont suivi en ont payé le prix.

- César est donc parvenu à éradiquer tous ses ennemis, Rome est désormais une ville pacifiée. Dans ce cas, pourquoi appréhendes-tu que je m'y rende ?

- La haine est une hydre Eponine. Il en a détruit la tête principale, mais les autres demeurent. Les lâches, les opportunistes, les courtisans bref, tous ceux qui profitaient de la prééminence de Pompée attendent dans l'ombre un faux pas du nouveau maître pour l'éliminer et retrouver ainsi leurs prérogatives. C'est la raison pour laquelle César sort rarement de son palais si ce n'est sous forte escorte et c'est pourquoi je t'ai dit qu'il te sera difficile de le rencontrer.

- Tu vas me trouver entêtée Marcus, mais je veux voir mon frère. J'ai quitté Gergovie à l'âge de trois ans et je ne me rappelle même plus de son visage. Il est aujourd'hui en prison et je sais que sans l'aval de César il me sera impossible de parvenir jusqu'à lui. Il est le seul lien qui me relie à un passé sur lequel à la vérité, Lucius s'est montré peu loquace. Je ne sais rien de ma mère, peu de chose de mon géniteur. Vercingétorix pourra certainement me parler d'eux et combler certaines de mes lacunes. C'est stupide, j'en suis consciente, mais j'ai besoin de le rencontrer et de savoir.

Marcus se leva et parcourut la pièce à pas lents, l'air désabusé. A cette époque, la femme romaine, considérée comme perpétuellement immature, passait du joug paternel à celui d'un époux ou éventuellement d'un tuteur, dans le cas du décès prématuré du premier et ce, qu'elle ait été achetée ou simplement troquée à des fins d'alliance entre familles. Le maître de maison, qu'il soit le père, son

représentant légal ou le mari avait droit de vie et de mort sur la totalité des personnes vivants sous son toit et partant, l'épouse ou la fille devait une obéissance absolue à ce dernier. Dans la réalité, l'ancien légionnaire se sentait dépassé par cette situation inattendue. Bien des années auparavant et à l'encontre des usages de son temps, il avait délibérément choisi le célibat et cette absence de contrainte familiale lui avait permis de réaliser une ascension sociale inespérée. A l'heure où il commençait à jouir d'une quiétude qu'il jugeait au demeurant bien méritée, voilà qu'une gamine inconnue le matin même, arrivait chez lui pour lui compliquer l'existence. Certes, il s'était obligé naguère auprès de son ancien supérieur et ami à assumer le tutorat de la jeune femme en cas de nécessité, mais comme beaucoup de gens lorsqu'ils s'engagent, il n'avait pas mesuré sur le moment les contraintes qu'induirait une pareille décision. Sa conscience, son expérience et le droit romain le poussait à interdire à Eponine de poursuivre son projet, mais le désarroi affiché de l'adolescente l'inclinait à la bienveillance. Dans l'incapacité de trancher, il décida de suspendre la conversation afin de se donner le temps de la réflexion.

- Je comprends parfaitement tes motivations mon enfant, mais se rendre seule à Rome serait imprudent et vouerait inexorablement ton projet à l'échec. En mémoire de Lucius, je me dois de t'aider, j'ignore encore comment, mais je trouverai. Laisse-moi quelques jours pour étudier les possibilités d'un tel voyage et en attendant, profite comme il te plaira de ce lieu idyllique pour prendre un peu de repos et te détendre, nous reparlerons de tout cela au moment opportun.

Eponine le remercia d'un charmant sourire, puis pressentant l'embarras de son interlocuteur, orienta adroitement la conversation sur sa personne. Du centurion Longinus, elle ne connaissait que peu de choses, sinon l'épisode de sa fuite et de ses retrouvailles avec Lucius à Alésia. Ce père putatif, flatté de l'intérêt soudain de la jeune femme pour son histoire personnelle, se laissa aller à quelques révélations. Il n'était pas originaire de la ville éternelle, mais de Tibur, un petit village situé au nord-est de Rome. Il était le dernier d'une fratrie de cinq enfants, nés de parents aux revenus modestes et dès l'âge de douze ans, il travaillait en compagnie de ses deux frères dans l'entreprise paternelle de maçonnerie. Un travail harassant et bien peu valorisant, du moins le jugeait-il ainsi à l'époque et son devenir lui semblait à tout jamais scellé, lorsque cinq ans plus tard, le destin se manifesta une première fois sous la forme d'un émissaire du sénateur Crassus. Rome était en grand danger et ce dernier recrutait des volontaires à travers l'Italie, pour combattre le redoutable Spartacus et ses légions d'esclaves qui dévastaient les provinces et accumulaient les victoires sur les troupes romaines. Il venait d'atteindre l'âge légal de la majorité et sans en informer quiconque, il avait délaissé la truelle et opté pour le glaive. Dans un bref sursaut d'orgueil, Marcus n'oublia pas de souligner à la jeune femme que sans le savoir, c'était la première fois qu'il combattait au côté du centurion Lucius et du tribun militaire, César. Il ne l'avait appris que bien plus tard, lors d'une de ces soirées entre hommes où les mâles aiment à se conter leurs exploits guerriers et leurs prouesses de séducteur. Après une courte expérience conjugale, qui l'avait immunisé à tout jamais contre le mariage, il avait postulé pour un détachement en Gaule où là, il avait accompli le reste de son engagement. A la

différence de Lucius, il n'avait pas quitté la légion après Alésia, mais l'année suivante, lorsque Uxellodunum (Capdenac-le-haut), le dernier foyer de la résistance Gauloise était tombé après un long mois de siège et de sanglants combats. César, contrarié par cette nouvelle révolte, avait en représailles fait couper les mains de tous les prisonniers. Ce traitement barbare avait définitivement écœuré Marcus de la guerre et comme son contrat arrivait à terme, il avait pris sa retraite, quittant ainsi l'armée avec un solide pécule, quelques esclaves et des terres que le proconsul lui avait octroyées. Dès son retour à la vie civile, il s'était installé à Vienna, nœud commercial stratégique entre la Méditerranée et le reste des territoires nouvellement conquis et depuis sous domination romaine. Il avait mis toutes ses économies dans une entreprise d'importation de produits arrivant de tout l'Imperium vers cette nouvelle province en reconstruction et en pleine mutation. Ses affaires marchaient bien, mais lorsque le hasard avait remis Lucius sur sa route et qu'ensemble, ils avaient décidé d'exporter les productions viticoles, céréalières et manufacturières vers l'empire, il était devenu, assez vite, le plus important négociant de la Gaule. La suite était logique. Les deux anciens légionnaires s'étaient enrichis, puis s'étaient liés d'amitié et un soir où les deux compagnons s'étaient retrouvés autour d'un copieux repas, Lucius lui avait révélé l'existence d'Eponine, son histoire, avant de lui demander un peu plus tard d'accepter la lourde responsabilité de s'en occuper jusqu'au mariage, dans le cas bien improbable où un malheur lui arriverait. Par amitié et sans vraiment prendre la mesure de sa décision, il avait accepté puis avalisé la chose devant témoin.

Eponine se sentait étrangement mal à l'aise. Au travers de ce récit, elle découvrait qu'involontairement, elle venait de perturber la sérénité de cet homme placide et solitaire. Elle songea un moment à abandonner son projet, remercier son hôte et faire demi-tour pour rejoindre sa propriété. Cependant, elle se contenta simplement de lui manifester sa gratitude, le salua puis quitta la pièce pour se rendre dans sa chambre. Marcus quant à lui, resta encore longtemps dans la salle à manger, sirotant nonchalamment quelques coupes du vin élaboré par son défunt ami. Inconsciemment, il remerciait les dieux de lui avoir épargné la peine du mariage et pire encore le châtement d'avoir des filles, car il en était convaincu désormais, seules des créatures aussi entêtées que les femmes pouvaient avoir des idées aussi saugrenues. Lorsque la fatigue prit enfin le dessus, il se résolut à regagner ses appartements privés, emportant avec lui la question qui le taraudait. Qu'allait-il faire de cette gamine ?

[www.verbe-en-liberte.fr](http://www.verbe-en-liberte.fr)